

peut-être à vous présenter !... Vous rappelez-vous de notre conversation ?

— Oui, Miss, après ?

— Si je vous apprenais que cet homme est M. de Hallay, votre ancien maître ici présent, cette annonce ne changerait-elle pas vos intentions ?

Le Canadien salua poliment d'une inclination de tête le marquis, et s'adressant à l'Américaine :

— Qu'est-ce que cela me fait à moi qu'il s'agisse de M. Henry ou de tout autre ? Vous savez bien qu'excepté le señor Joaquin Dick, je n'aime personne. Seulement M. de Hallay est un homme de valeur, ce serait cher, très cher.

— De quoi donc est-il question ? demanda le marquis en affectant l'ignorance. A quelle présentation faites-vous allusion, Miss Mary ?

— Interrogez master Grandjean lui-même... il vous répondra, dit l'Américaine,

— Moi !... vous n'y songez pas, Miss Mary !... Après tout, cela m'est bien égal... j'en serai quitte, si l'affaire se conclut, pour exiger davantage ; car un homme prevenu en vaut deux... Le service que miss Mary a l'air de vouloir solliciter de mon habileté, poursuivit le Canadien, ses yeux attachés sur ceux du marquis, est facile à raconter. C'est tout bonnement de vous loger une balle dans la tête ou dans la poitrine, à mon choix, et de vous jeter mort sur le carreau.

— Ah bah ! rien que cela, Grandjean ?

— Oh ! pas davantage.

— Et vous vous imaginez que si vous vous chargiez de cette délicate mission, vous réussiriez ?...

— Cela ne fait pas un pli pour moi, Monsieur !... Bon ! voilà que vous pâlissez de colère !... Vous avez joliment tort. Je vous assure que ma confiance ne signifie nullement que je doute de votre courage !... elle me vient de l'excessive expérience que j'ai acquise dans ces sortes de choses !... Je vous l'ai déjà cent fois répété jadis ; je suis l'homme des embuscades !... je marcherai pendant un mois, à quelques centaines de pas de vous, sans qu'il vous soit possible de remarquer une seule fois ma présence. Vous devez comprendre quel avantage cela me donnerait sur vous. Et puis, voyez-vous, Monsieur Henry, les hommes qui s'adonnent consciencieusement à une profession, sont bien supérieurs dans leur métier, à ceux qui l'exercent accidentellement en amateurs.

Il y avait une telle bonhomie dans le cynisme du géant, que le marquis ne put s'empêcher de sourire de nouveau.

— Je ne suis nullement fâché contre vous, Grandjean, lui dit-il. Maintenant, veuillez vous éloigner.

— M'éloigner ? Ah ! non, non ! Cela ne m'est plus possible... Oh ! ne vous figurez pas que je tiens le moins du monde à écouter votre conversation... elle ne m'offre aucun intérêt. Seulement, après l'aveu que je viens de vous faire, je dois me méfier de vous. Qui m'assure que vous ne m'enverriez pas une balle dans le dos ?...

— Restez au contraire, master Grandjean, s'écria vivement l'Américaine, votre présence est nécessaire à ce que j'ai à ajouter.

L'entretien entre le marquis, l'Américaine et le Canadien ne se prolongea guère au-delà d'un quart-d'heure.

— Eh bien soit ! c'est convenu, dit ce dernier d'un ton bourru et mécontent, je n'ai jamais manqué à ma parole, et ce n'est pas à mon âge que l'on change de caractère ; vous pouvez donc compter sur moi ! Adjoint au maire de Villequier !... Quel beau rêve !... Ah ! si ce n'est cette considération qui l'emporte sur toute autre, je vous aurais refusé !... C'est là une mission qui ne me sourit pas du tout ! Là, franchement, j'aurais préféré, Monsieur Henry, vous rifler que... Enfin, ce qui est dit est dit... A demain !

Le marquis salua alors miss Mary et partit au galop pour rejoindre son état-major. L'Américaine et le Canadien reprurent le chemin de Buenavista, dont ils étaient éloignés d'environ trois-quarts de lieue.

Une heure plus tard, M. de Hallay arrêtait son cheval et mettait pied à terre devant le rancho de la Ventana. La première personne que rencontra le marquis fut M. d'Ambron.

— Vous ici, comte ! dit-il avec froideur, quoi qu'en simulant l'étonnement.

M. d'Ambron regarda fixement son ancien adversaire, et d'une voix qui dénotait plutôt une affectation de calme qu'un calme réel :

— Ignorez-vous donc ma présence au rancho ? lui demanda-t-il.

— Certes ! Comment en aurais-je été instruit ?

Un sourire de mépris passa fugitif et à peine visible sur les lèvres de M. d'Ambron.

— Que désirez-vous, Monsieur de Hallay ? reprit-il à son tour.

Le marquis envisagea son rival, et d'un ton qui, tout en restant dans les strictes limites des convenances, accusait néanmoins une incontestable tendance à l'ironie.

— Permettez-moi de vous faire observer, Monsieur, répondit-il, que votre question serait mieux placée dans la bouche d'Antonia que dans la vôtre. Il me semble que c'est au maître d'une maison que l'on doit s'adresser tout d'abord quand on sollicite l'hospitalité. Or, Antonia...

— La señorita Antonia, interrompit M. d'Ambron en appuyant avec affectation sur le mot de *señorita*, n'existe plus...

— Que m'apprenez-vous-là ! Parbleu ! la voici elle-même. Cette plaisanterie, comte...

M. d'Ambron avait été prendre Antonia par la main, et la ramenant vers M. de Hallay :

— Madame la comtesse d'Ambron, dit-il, je vous présente M. le marquis de Hallay ; Monsieur le marquis, Mme la comtesse d'Ambron !...

Le marquis s'inclina profondément et gravement devant Antonia ; M. d'Ambron suivait d'un œil ardent et scrutateur les moindres mouvements de M. de Hallay.

Pendant les quelques secondes que mit Antonia à maîtriser son émotion, on aurait pu distinguer les respirations oppressées des deux jeunes gens ; l'un et l'autre étaient parvenus, à force de volonté, à attacher et à conserver un masque sur leurs visages ; mais ils étaient impuissants à comprimer les battements de leurs cœurs !...

— Monsieur de Hallay, dit la jeune femme en s'empressant de rompre le silence, vous n'ignorez pas que les portes de la Ventana sont ouvertes à tous les voyageurs... Vous êtes ici chez vous !... Veuillez m'excuser si je vous quitte aussi brusquement... mais j'éprouve depuis hier un violent, un horrible mal de tête, et j'ai besoin de repos. Je vous le répète, vous êtes ici chez vous : les serviteurs sont à vos ordres.

Antonia, sans attendre la réponse du jeune homme, prit le bras de son mari et s'éloigna.

— Elle est cent fois plus belle qu'auparavant, murmura le marquis, dont les yeux brillaient d'un sauvage éclat, et lui, plus arrogant, plus superbe que jamais !... J'ai craint un instant de ne pouvoir plus contenir la colère, que dis-je ! la haine furieuse qui fermentait en moi !...

Bah ! une nuit est bientôt passée !... et demain doit sonner pour moi l'heure du triomphe et de la vengeance !... Miss Mary est une abominable jeune fille... mais il faut avouer qu'elle est douée d'un esprit éminemment inventif et qu'elle a souvent des inspirations fort heureuses !

## XIV.

## L'EXPLOSION.

Le lendemain de l'arrivée du marquis de Hallay au rancho de la Ventana, vers les huit heures du matin, Antonia, agenouillée devant le prie dieu qui lui venait de sa mère, était plongée dans un recueillement profond. M. d'Ambron, debout, et les bras croisés sur sa poitrine, contemplait la jeune femme dans une muette extase. Jamais, il faut le dire, la beauté d'Antonia n'avait brillé d'un plus pur éclat ; elle atteignait jusqu'aux dernières limites de l'idéal humain !

Après quelques minutes d'une servente prière, la jeune femme se releva, et, s'appuyant au bras du comte par un geste empreint d'un gracieux abandon, elle sortit du retro.

— Luis, lui dit-elle une fois qu'elle eut refermé derrière elle la porte de son sanctuaire, mon Luis bien-aimé, je t'en conjure, ne t'éloigne pas... reste ici jusqu'au départ du marquis !...

— Toujours les mêmes craintes, Antonia ! répondit M. d'Ambron en souriant.

— Oh ! toujours, et plus fortes que jamais !...

— Cependant, chère enfant, notre entretien d'hier au soir aurait dû te rassurer ! Si le marquis était venu ici avec des intentions hostiles contre moi, il les aurait manifestées sur-le-champ !... Ta présentation lui offrait un excellent prétexte pour commencer les hostilités, car il savait qu'il lui suffisait d'un geste, d'un mot, moins que cela même, d'un sourire suspect, pour faire faire explosion à ma colère ! Or, je dois le reconnaître, à part cette affectation de t'appeler familièrement Antonia, lorsqu'il était censé ignorer encore notre mariage, il a été d'une tenue irréprochable !

— Ainsi tu crois, Luis, à la bonté du marquis ?

— Non, chère Antonia, mais à sa cupidité.

— Comment cela ?

— Il n'ira pas choisir pour me chercher quelle le moment où, placé à la tête d'une formi-

dable expédition, il marche à la conquête de riches trésors. Il n'ignore pas que je serais l'adversaire le plus sérieux qu'il aurait rencontré de sa vie entière, et que si nous nous trouvions face à face, l'épée ou le pistolet au poing, l'avantage ne serait plus cette fois de son côté. Or, ce n'est pas quand on se figure être à la veille de réaliser une magnifique fortune, que l'on désire jouer inutilement sa vie.

— Oui, Luis, tu as raison, tu dois avoir raison. Mais qu'importe la puérilité de mes craintes ! Du moment qu'elles me rendent malheureuse, c'est absolument comme si elles étaient fondées. Ainsi, c'est bien convenu, Luis, tu ne sortiras pas de cette chambre avant que M. de Hallay n'ait quitté la Ventana.

— Cette espèce de séquestration, quelque douce qu'elle me serait, puisque tu la partagerais avec moi, chère Antonia, n'est pas possible. Non-seulement elle me couvrirait de ridicule aux yeux de M. de Hallay, mais elle aurait pour résultat de réveiller ses espérances. Il s'imaginait que le bonheur a amolli mon courage, et, remarque aussi juste qu'elle est, hélas ! triste, rien n'enhardit les hommes, même les plus braves, dans l'exécution de leurs mauvais desseins, comme l'assurance de l'impunité.

M. d'Ambron, en parlant ainsi, s'était insensiblement rapproché de la porte de sortie ; de son côté, Antonia, par une manœuvre non moins habile, s'était placée entre la porte et le jeune homme.

— Luis, s'écria-t-elle, tu sais bien que tes volontés sont les miennes, et que jamais je ne songerai sérieusement à m'opposer à tes résolutions. La générosité t'ordonne donc de m'écouter... un mot encore...

— Dis, chère Antonia !

— Tu me jures que tu ne me répondras qu'après avoir bien réfléchi à ce que je vais te demander ?

— Je te le promets.

La charmante jeune femme baissa la tête, puis après une légère hésitation, et d'une voix qui dénotait une adorable confusion :

— Luis, reprit-elle, quand M. de Hallay est devant toi, ne penses-tu pas continuellement à la scène que dénoua jadis le couteau de Pancha ?...

M. d'Ambron voulut simuler un sourire, mais ses lèvres pales et agitées se refusèrent à son intention.

— Oui, Antonia.

— Et hier au soir, pendant la courte durée de votre entretien, pour ne pas accabler M. de Hallay du poids de ton mépris, n'as-tu pas été obligé d'avoir recours à toute ta force de volonté, de te rappeler la promesse que tu m'as faite de ne plus revenir sur le passé ?...

— C'est vrai, Antonia !...

— Tu vois bien, Luis, que tu serais coupable de te refuser à ma prière... car tu n'attends qu'un prétexte pour éclater !...

M. d'Ambron allait répondre, quand un léger coup fut frappé au dehors à la porte de la chambre.

— Senora, dit une servante de la ferme en entrant, le senor don Enrique voudrait vous voir, et il vous prie de descendre !...

Cette communication banale, grossièrement formulée, fit tressaillir M. d'Ambron.

— C'est bien, Marina, répondit-il à la servante, retournez près du senor don Enrique, et dites-lui qu'il va être obéi.

— Viens, Antonia, continua le jeune homme, offrant son bras à sa femme, nous ne devons pas faire attendre notre illustre hôte.

L'ironie avec laquelle M. d'Ambron prononça ces mots, exprimait une volonté si impérieuse, que la jeune femme n'osa pas résister, elle comprenait que la moindre apparence d'opposition ne servirait qu'à agrandir outre mesure l'irritation de son mari.

— Marquis, dit M. d'Ambron en pénétrant dans le salon où se trouvait alors M. de Hallay, voici Mme la comtesse qui se rend à vos ordres.

M. de Hallay s'inclina respectueusement devant la jeune femme ; puis, regardant ensuite froidement M. d'Ambron :

— Permettez-moi, Monsieur, lui répondit-il d'une voix qui aurait dérouter la sagacité d'un diplomate, tant elle était exempte de toute accentuation, permettez-moi de ne pas accepter l'interprétation qu'involontairement, sans aucun doute, vous venez de donner à mes paroles. J'ai simplement chargé la servante Marina de s'informer auprès de la comtesse d'Ambron si elle daignerait accepter, avant mon départ, l'expression de mes respectueux remerciements pour son hospitalité. J'ai pensé, et je pense encore, que cette démarche m'était commandée par les plus strictes convenances. Maintenant, si la Marina, peu au fait des usages du monde, a mal entendu ou travesti involontairement mon message, il me semble que la responsabilité de sa gau-

cherie ou de son ignorance ne saurait retomber sur moi.

Ces longues explications, qui prouvaient clairement, de la part de M. de Hallay des intentions fort pacifiques, causèrent autant de joie à Antonia que d'étonnement à M. d'Ambron. Ce dernier ne put même s'empêcher, dans sa loyauté, de balbutier quelques mots d'excuse.

— Ainsi, vous devez repartir bientôt, senor don Enrique ? demanda Antonia.

— Immédiatement après déjeuner, Madame.

M. de Hallay fit une légère pause ; puis, reprenant d'un ton qui indiquait en même temps la politesse et l'indifférence :

— Je suis enchanté de voir que votre subite indisposition d'hier n'a eu aucune suite... Vous êtes ce matin, Madame, rayonnante de fraîcheur et de santé... Aurai-je l'honneur de déjeuner avec vous, ou bien devez-vous vous retirer de nouveau dans vos appartements ?

Cette question, parfaitement convenable, parut à M. d'Ambron cacher une intention ironique ; aussi s'empressa-t-il de répondre :

— Nous allons descendre pour le déjeuner, lorsque Marina est venue nous trouver de votre part. Antonia, ordonnez, je vous prie, que l'on serve tout de suite ! M. de Hallay est si surchargé d'occupations, que les moindres minutes représentent pour lui des heures.

Ce ne fut pas sans une certaine hésitation qu'Antonia sortit du salon, et avec une précipitation mal dissimulée qu'elle y rentra. Pendant sa courte absence, les deux jeunes gens n'avaient pas échangé une seule parole.

Peu après on apporta le déjeuner et l'on se mit à table. M. de Hallay, assis en face de la porte laissée toute grande ouverte, semblait prêter toute son attention à ce qui se passait au dehors. Du reste, cette distraction était bien pardonnable ; sa troupe d'aventuriers arrivait, par groupes séparés, devant le rancho indiqué la veille comme point de ralliement.

Tout à coup le visage jusqu'alors impassible du jeune homme s'anima d'une singulière expression de joie, et se tournant vers M. d'Ambron, il entama brusquement la conversation :

— Vraiment, comte, dit-il, je regrette que votre pastorale et sentimentale existence ne vous permette pas de vous joindre à nous !... Vous auriez trouvé dans notre hardie expédition ces émotions et ces aventures que l'Europe ne vous donnait pas, et que vous êtes venu chercher dans ces pays inconnus et lointains... Mais il

ne faut pas songer à vous compter dans nos rangs... Vous êtes si heureux dans votre nouvelle condition d'amoureux champêtre, que la gloire n'a plus pour vous d'attraits !

M. d'Ambron hésita avant de répondre ; il se méfiait de sa haine, et craignait de voir de l'ironie là où il n'y avait peut-être qu'un innocent badinage.

— En aucun cas, Monsieur, dit-il, je n'aurais jamais pris place dans vos rangs.

— Ah ! bah ! Et pourquoi donc ?

— Parce que je n'approuve pas le but que vous poursuivez.

— Mais, au fait, c'est vrai... J'oubliais, comte, que vous êtes un affamé de vertu.

— Monsieur de Hallay !...

— Eh bien ! quoi, Monsieur d'Ambron ? N'allez-vous pas vous récrier parce que je rends justice à vos mérites ?... Vous conviendrez pourtant qu'on ne saurait trop admirer un homme qui pousse ses scrupules jusqu'à n'oser se livrer au passe-temps d'une banale amourette qu'après l'avoir fait sanctionner par la bénédiction d'un prêtre.

Cette fois-ci, le doute n'était plus permis au comte ; c'était bien une querelle que voulait son rival. Toutefois, il ne laissa rien paraître des sentiments violents qui enflammaient son sang, et il se contenta de répondre avec l'apparence de la plus complète tranquillité.

— Marquis, Votre séjour à San-Francisco a beaucoup nui à votre connaissance de la langue espagnole. Je ne vous comprends maintenant qu'avec peine. Voulez-vous que nous causions en français ? Madame d'Ambron le permet.

— Volontiers, Monsieur.

Le comte prit un air des plus aimables et regardant bien en face son interlocuteur :

— Au nom de l'honneur de notre commune patrie, lui dit-il, si vous êtes un drôle, restez au moins un homme bien élevé !... N'oubliez point que vous êtes devant une femme !... Ne pâlissez donc pas ainsi, Monsieur, ou vous allez trahir le sujet de notre discussion... Ne m'interrompez pas... vous me répondrez tout à l'heure... Monsieur de Hallay, je suis instruit de l'ignoble conduite, c'est le mot, que vous avez tenu jadis envers la femme qui porte aujourd'hui mon nom ! Cette conduite est digne, au reste, de l'assassin d'Evans !... Du calme donc !... Je n'ai pas encore achevé !... Si nous nous trouvions en Europe, M. de Hallay, je ne vous ferais certes pas l'honneur de me me-

surcr avec vous !... ici, c'est différent !... mon excuse sera dans votre propre infamie, car un homme de votre espèce est capable de tous les crimes, dans un pays où il n'a rien à redouter de la loi. Je ne considère pas la rencontre que nous allons avoir comme un duel, je l'appellerai un combat. Vous êtes pour moi un danger que la prudence m'ordonne d'écartier de ma route, ainsi que l'on fait d'un tigre ou d'une panthère, et non pas un homme, mon égal, à qui je demande ou je donne réparation d'une insulte. Je vous laisse le choix des armes, et je pense qu'il est inutile que nous prenions des témoins. Que décidez-vous ?

M. de Hallay, qu'Antonia ne quittait pas du regard, était livide.

— Comte, dit-il, je ne daignerai pas répondre à vos accusations. Votre extravagante prétention au monopole de l'honnêteté et de l'honneur est si ridicule, qu'elle ne mérite pas la peine d'être réfutée ! Et puis une discussion s'accorderait mal avec mon impatience. Je vais droit au fait. Nos armes, si cela vous convient, seront celles en usage dans le désert : le rifle et le pistolet.

— Soit, Monsieur ! quant au mode du combat ?...

— Une distance de cent pas entre nous deux, avec la mutuelle faculté de la raccourcir à notre volonté, et jusqu'à bout portant.

— Très bien ! Monsieur. Où et quand vous retrouverai-je ?

— Dans un quart-d'heure, à l'entrée du jardin du rancho....

— Attendez, Monsieur, dit vivement le comte en voyant son adversaire se lever, un trop brusque départ éveillerait les soupçons de ma femme.

Antonia avait suivi avec une attention extrême le jeu de physionomie des deux interlocuteurs ; sa pâleur permettait de supposer que pas une nuance de ce drame intime ne lui avait échappé.

— Señor don Enrique, dit-elle à M. de Hallay, lorsque deux minutes plus tard il la salua et prit congé d'elle, Señor don Enrique, votre conduite est infame et Dieu vous punira....

— Antonia ! s'écria M. d'Ambron en l'interrompant avec violence, n'ajoutez pas un mot de plus, je vous en prie, et, s'il le faut, je vous l'ordonne.

— Oh ! sois sans inquiétude, Luis !... Je sais ce que tu te dois à toi-même.... Ton honneur n'est-il pas le mien ? Ne crains pas que j'es-

saie de te retenir.... Mais laisse-moi rappeler à cet homme que tu vas punir, que moi, qui le détestais ; que moi, que sa vue faisait pâlir d'indignation et d'horreur, j'ai veillé pendant six semaines au chevet de son lit de souffrances !... Laisse-moi lui rappeler que c'est à la femme dont il veut frapper le mari qu'il doit de ne pas être mort sous le couteau de Panocha !... Laisse-moi lui répéter que Dieu ne saurait laisser impuni tant de bassesse, d'ingratitude et de méchanceté !....

Il serait impossible d'exprimer la fureur que ces paroles de la jeune femme causèrent au marquis. Toutefois, un respect involontaire dont il ne pouvait se défendre, le forçait à baisser les yeux devant le regard indigné d'Antonia.

— Dois-je toujours vous attendre, comte ? dit-il d'un air qu'il essaya de rendre moqueur.

— Oui, Monsieur, répondit Antonia.

— Ah ! ah ! mais voilà qui devient du dernier plaisant ! Mme la comtesse qui s'empare du rôle de témoin....

— Luis, je t'en supplie, ne relève pas cette plaisanterie, s'écria la jeune femme en enlaçant son mari dans ses bras. La fausse gaieté de cet homme prouve qu'il est exaspéré de ne pouvoir t'atteindre en rien, pas même dans ton amour-propre.... Il s'attendait à ce que mes larmes, mes cris et mes prières te mettraient dans une position ridicule. Il n'est pas nécessaire d'avoir reçu l'éducation des villes pour deviner et comprendre cela. Il s'est trompé. Si tu n'étais pas un lion, mon Luis adoré ; si tu avais besoin d'être stimulé dans ton courage, ce serait moi qui t'aurais excité au combat. Tu sais ce que je te disais hier.... J'appartiens à cette vaillante et fière race espagnole qui ne recule devant aucun sacrifice dès que l'honneur est en jeu !.... Luis, je ne te retiens pas !.... Et puis, dois-je te l'avouer ?... oui, car sans cela tu douterais peut-être de l'immensité de mon amour, eh bien ! Luis, si je suis si calme, si peu effrayée, si pleine de confiance.... c'est que mes pressentiments, qui ne m'ont jamais trompée.... m'assurent que tu ne cours aucun danger, et que cet homme, lui, va mourir.... A revoir, mon Luis adoré ! Voici tes armes !.... A revoir !....

La jeune femme avait parlé avec une vivacité si pleine d'entrain, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; son animation avait quelque chose de si absolu, que les deux adversaires, l'un sous le

charme et l'autre sous l'autorité de sa parole, l'avaient écoutée en silence et sans songer à l'interrompre.

M. d'Ambron s'empressa de mettre à profit la liberté si inespérée que lui accordait Antonia.

— A revoir, épouse chérie ! lui dit-il en appuyant longuement ses lèvres sur son front.... Tes pressentiments ne te trompent pas.... je serai bientôt de retour !....

La présence de M. de Hallay imposait une réserve à la tendresse du comte ; aussi s'éloigna-t-il sans retourner, comme son cœur le lui demandait, serrer une seconde fois Antonia dans ses bras.

A peine les deux adversaires furent-ils sortis, que l'infortunée jeune femme éclata en sanglots ; son héroïque effort l'avait brisée.

Elle tomba à genoux, et levant vers le ciel ses yeux ruisselants de larmes :

— O mon Dieu, s'écria-t-elle, protégez mon époux.... sauvez-le.... cet homme va le tuer !... Mon Dieu !... mon Dieu !... si un malheur doit arriver.... éloignez-le de Luis.... que votre sévérité retombe sur moi seule.... peut-être vous ai-je offensée sans le savoir. Mon Dieu ! punissez-moi.... oh ! je me soumettrai sans murmurer à mon sort.... ma résignation ne se démentira jamais.... mais de grâce.... par pitié.... sauvez Luis ! sauvez Luis !....

Une terrible pensée vint augmenter encore le désespoir d'Antonia.

— Si le sort des armes se déclare contre lui, dit-elle, il succombera avec l'idée que je suis l'auteur de sa mort, car au lieu de le retenir, c'est moi qui l'ai poussé au combat. Oh ! que n'ai-je pu lui laisser voir le désespoir sans nom qui me déchirait le cœur ! mais j'ai eu peur que le spectacle de mes angoisses n'affaiblît son courage. Je ne puis comprendre maintenant comment j'ai trouvé la force d'affecter cette tranquillité, cette assurance.... Et ces pressentiments qui, lui ai-je assuré, m'apprenaient à l'avance sa prochaine victoire.... je ne les ressentais pas !.... Non.... Luis va mourir !.... Pitié !.... mon Dieu !.... pitié !.... peut-être est-il déjà mort ! Oh ! j'ai eu tort de le laisser partir. Je veux le revoir, je veux l'empêcher de se battre ; il ne se battra pas....

Antonia, en proie à une exaltation qui approchait du délire, se releva d'un bond et s'élança vers la porte ; mais les émotions trop violentes par lesquelles elle venait de passer l'avaient

Le Batteur d'Estrade. — Vol. 63. No. 2

brisée, et elle tomba froide, pâle et inanimée sur le sol.

Au même moment Grandjean pénétrait dans le rancho, et le premier objet qui frappa sa vue fut le corps de l'infortunée gisant à terre.

Un meurtre ! dit-il, c'est odieux !... On ne tue pas une femme.... à moins que ce ne soit une Peau-Rouge.... et encore ne s'y décide-t-on qu'à la dernière extrémité !

Le Canadien se pencha alors vers Antonia, et mettant sa main sur son cœur :

— Il bat ! murmura-t-il, c'est un simple évanouissement.... Pourquoi donc les femmes ont-elles l'habitude de perdre ainsi connaissance à propos de rien du tout ? A quoi cela les avance-t-il ? Pauvre Antonia, elle ne vaut pas mieux que les autres.... et c'est dommage ; car.... Ma foi ! c'est tant mieux.... au contraire, cela me rendra ma tâche plus facile.... Ah ! la voici qui revient à elle !... Bonjour, dona Antonia....

La pauvre enfant fixa sur le Canadien des yeux hagards, et fut quelques instants sans le reconnaître.

— Ah ! c'est toi, Grandjean ?... Luis ! mon Luis ! où est-il ?... Tu viens m'annoncer sa mort ?....

— Ma foi, non !

— Où est-il ?... Mais réponds-moi donc.... où est-il ?

— M. d'Ambron ?... Eh bien ! il cherche, avec don Enrique, une place qui leur convienne à tous les deux pour vider leur différend.

— Tu sais où ils sont ?....

— Oui.

— Ils ne se sont pas encore battus ?

— Non.

— Oh ! viens, guide-moi.... conduis-moi vers eux, Grandjean, je me jetterai à leurs genoux.... je les supplierai.... je me placerai entre eux.... ils ne se battront pas.... et toi, je te récompenserai généreusement.... Conduis-moi vers eux, Grandjean.... Conduis-moi vers eux.

Le géant parut éprouver une certaine hésitation. Mais prenant bientôt son parti :

— Parbleu, se dit-il, je serais un niais si je manquais une si belle occasion.... une occasion qui se présente d'elle-même et sans que j'aie en besoin de la provoquer ou de la faire naître !... Dans quatre mois je serai adjoint au maire de Villequier.

Alors se retournant vers Antonia et élevant la voix :

— Senorita, je suis prêt à vous conduire auprès de ces messieurs.

— Dieu veuille que nous n'arrivions pas trop tard !

— Non, non, soyez sans inquiétude... ces caballeros sont partis à pied, et moi j'ai justement là mon cheval tout sellé et bridé... Vous monterez en croupe, et quelques minutes nous suffiront pour les rattraper.

## XV.

## LA CATASTROPHE

Lorsque le comte et le marquis étaient sortis du rancho, un instant avant que le Canadien n'y pénétrât, une agitation extraordinaire régnait parmi la foule des aventuriers. A l'apparition des deux jeunes gens, tous les regards s'étaient portés sur eux avec une avide curiosité ; les conversations avaient cessé, un grand silence s'était fait.

M. d'Ambron, absorbé par deux sentiments bien opposés, par sa haine et son amour, n'avait pas remarqué la curiosité générale dont il était l'objet. Quant à M. de Hallay, un fugitif et presque imperceptible sourire de triomphe avait glissé sur ses lèvres minces et pâles. L'émotion des aventuriers lui apprenait que le plan proposé la veille par miss Mary était en voie d'exécution. Or, ce plan, d'une merveilleuse simplicité, conciliait au mieux les intérêts de l'Américaine et ceux du marquis ; sa conception dénotait une entente peu ordinaire des affaires.

Il avait été d'abord convenu entre la digne fille de l'excellent M. Sharp et M. de Hallay, que ce dernier attendrait l'arrivée de Grandjean au rancho avant de chercher querelle à son rival ; le Canadien, lui, était chargé d'avertir les aventuriers du duel projeté entre les deux jeunes gens, ce qui rendait le combat impossible, car il n'était pas à supposer que les hommes de l'expédition consentiraient à laisser leur chef, dont ils ne pouvaient se passer, jouer sa vie à propos d'une discussion personnelle. Grandjean devait, en outre, profiter de l'absence de M. d'Ambron pour enlever Antonia. Ce plan, on le sait, avait complètement réussi. Ce que miss Mary n'avait pas prévu, c'était ce qui devait se passer sur le terrain.

Les deux adversaires n'avaient pas fait trois cents pas que déjà plus de cinquante aventu-

riers s'étaient mis à les suivre. M. d'Ambron ne songea point à se plaindre de l'importunité de cette escorte, car son intention était de s'éloigner le plus possible du rancho, afin qu'Antonia ne pût entendre le bruit du combat. Ce ne fut donc qu'après au moins un quart d'heure d'une marche rapide et non interrompue qu'il s'arrêta.

— Monsieur, dit-il à son adversaire, si vous agréez cet endroit-ci pour le lieu de notre rencontre, nous n'irons pas plus loin.

— Soit, Monsieur ! Désirez-vous indiquer vous-même ou voulez-vous que je marque les deux places que nous allons occuper ?...

— C'est là un soin inutile... Voyez-vous cet arbre isolé, là, devant nous ?

— A environ quatre-vingts pas... Oui.

— Eh bien, quand je toucherai cet arbre de ma main, cela signifiera que je serai prêt, et vous pourrez faire feu.

— C'est entendu.

— Pardon, Messieurs, veuillez me livrer passage, dit M. d'Ambron en s'adressant aux aventuriers qui formaient alors un cercle autour de lui et du marquis. Personne ne bougea.

— Eloignez-vous donc, Messieurs, je vous prie, s'écria à son tour M. de Hallay. Je sais parfaitement bien que l'usage d'Amérique permet à tout le monde d'assister comme curieux à tout duel qui a lieu. Mais cet usage ne s'étend pas jusqu'à porter atteinte à la liberté des combattants, et à les gêner dans leurs allures. Place, donc, je vous le répète !

Les aventuriers échangèrent rapidement entre eux quelques mots à voix basse ; puis l'un d'eux sortant de la foule, s'avança vers le marquis, et prenant la parole :

— Monsieur de Hallay, lui dit-il, j'ai bien l'honneur de vous déclarer, non pas seulement en mon nom, mais au nom de tous nos compatriotes, que vous ne vous battez pas.

— Je ne me battraï pas ! répéta le jeune homme d'un ton moqueur, et qui m'en empêchera ?

— Nous tous !... dam ! que voulez-vous, Monsieur de Hallay, il faut bien que vous vous soumettiez... vous n'êtes pas le plus fort ! Remarquez toutefois, Monsieur, que notre exigence n'a rien d'injuste !... Loin de là ! Quand la colère ne vous aveuglera plus, vous serez le premier à reconnaître que nous avons eu raison !... N'oubliez pas que vous êtes le seul parmi nous qui connaissiez l'endroit où reposent les

trésors que nous allons conquérir ! Vous n'avez donc pas le droit, après nous avoir attachés à votre fortune et conduits dans ces lointains pays, de risquer, dans un but qui vous est purement personnel, une existence qui ne vous appartient pas en ce moment-ci, et qui nous est si précieuse... Vous mort, que deviendrions-nous ?... Nos peines, nos dépenses et nos fatigues passées seraient perdues pour nous !... Non, Monsieur, je vous le répète, vous ne vous battez pas !

Un murmure spontané et approbateur qui s'éleva dans les rangs des aventuriers, accueillit et sanctionna la déclaration de leur délégué improvisé. M. de Hallay paraissait en proie à une agitation et à une indécision extrêmes.

M. d'Ambron, dit-il d'une voix sourde, avez-vous qu'une implacable fatalité semble nous poursuivre !... Voici la seconde fois qu'un événement imprévu surgit entre nous deux et nous sépare au moment où nous espérons satisfaire notre haine mutuelle ! J'ai une trop grande opinion de votre orgueil pour croire que, plus tard, lorsque je reviendrai vous réclamer cette dette de sang, vous songiez à vous prévaloir de l'empêchement qui nous condamne aujourd'hui à l'inaction !

M. d'Ambron avait écouté son adversaire sans l'interrompre ; mais un sourire de souverain mépris était constamment resté sur sa bouche.

— Marquis de Hallay, répondit-il, je n'ai jamais fait de ma vie et ne ferai jamais de concessions aux gens que je n'estime pas. Ce n'est pas, souvenez-vous-en, un événement imprévu qui, lors de notre première discussion, vous a arraché les armes des mains. Si nous ne nous sommes pas battus alors, c'est parce que, contrairement à toutes les lois de l'honneur, vous avez envoyé une femme, miss Mary, mendier votre vie auprès de moi !... Aujourd'hui, Monsieur, je reconnais, en effet, qu'un obstacle paraît devoir nous condamner à l'inaction ; mais cet obstacle, j'en ai l'intime conviction, c'est vous-même qui l'avez suscité... Non, marquis, je ne me rendrais pas à votre appel, si la fantaisie vous prenait un de ces jours de me provoquer de nouveau. J'aurais pu, dans l'espoir de le punir, me battre contre un voleur et un assassin, mais je n'accepterai jamais les provocations d'un lâche...

A cette sanglante et mortelle injure, le

marquis poussa un cri qui ressemblait au rugissement d'un tigre blessé.

— Ah ! misérable... tu vas mourir !

Alors s'élançant avec une prodigieuse impétuosité sur les aventuriers qui l'entouraient, il les écarta violemment, et montrant du doigt à son adversaire l'espace de trouée qu'il venait de faire dans leurs rangs :

— En place ! continua-t-il ; non plus à cent... mais à dix pas !...

M. d'Ambron s'empressa de mettre à profit la liberté momentanée qui lui était rendue pour sortir du cercle vivant qui l'emprisonnait ; mais tout aussitôt les aventuriers se jetèrent de nouveau entre lui et le marquis.

— Si c'est une comédie que vous jouez, Monsieur de Hallay, dit le comte, je vous félicite de votre talent scénique... on ne saurait mieux rendre et imiter la fureur... Si, au contraire, vous êtes de bonne foi, je ne puis vous plaindre... car vous êtes la victime de votre propre duplicité...

M. d'Ambron mit sa carabine en bandoulière et s'éloigna lentement.

Le marquis, c'est une justice à lui rendre, était dans un pitoyable état de rage et de désespoir. Il aurait volontiers sacrifié en cet instant sa vie pour avoir celle de son adversaire.

A trois reprises différentes, il tenta de renverser les aventuriers qui lui barraient le passage, mais, malgré sa force prodigieuse, il dut reconnaître son impuissance ; ce n'était plus cinquante personnes, mais bien son armée entière qui l'entourait.

— Messieurs, s'écria-t-il d'une voix tremblante de colère, je jure que tant que vous ne m'aurez pas laissé punir cet orgueilleux insolent, tant que cet homme vivra, je resterai ici à attendre l'heure de la vengeance. Ah ! vous voulez de l'or au détriment de mon honneur !... Eh bien ! cet or, nous verrons si vous le trouverez sans mon secours !...

M. de Hallay avait à peine achevé de prononcer ces mots, quand deux coups de feu retentirent près de lui ; le premier partait d'un rifle kentukien, le second avait été tiré par une carabine française, mais tous les deux, hélas ! étaient dirigés vers un même but, sur M. d'Ambron, qui, après avoir chancelé un instant, était tombé raide et inanimé par terre.

Quoique la plupart des hommes qui composaient la troupe du marquis fussent de vérita-